

mais il conservait toute sa lucidité. Le 21, à 4^h du soir, en pleine connaissance, il causait encore, avec un ami dévoué, de travaux qui l'intéressaient : deux heures après, il s'éteignait sans agonie.

A la timidité, Radau joignait une grande modestie, comme on pourrait le prouver par des traits nombreux ; mais un seul suffira : il avait oublié de signer l'Introduction des Tables de la Lune, et il fallut la pression unanime du Bureau des Longitudes pour le décider à y mettre son nom.

Avec de tels sentiments, cher Confrère, joints à l'amour que nous t'avons connu pour la vérité, une âme droite peut affronter le redoutable passage que tu viens de franchir. Aussi je te dis, non un éternel *adieu*, mais un cordial *au revoir*.

DISCOURS PRONONCÉ AUX FUNÉRAILLES DE M. R. RADAU ;

PAR M. H. POINCARÉ,

Membre de l'Institut.

Je viens, au nom du Conseil de l'Observatoire de Paris et au nom du Conseil des Observatoires, dire un dernier adieu au savant éminent que nous venons de perdre. Nous n'oublions pas ni la part qu'il prenait aux délibérations de ces assemblées, ni l'influence qu'il y exerçait et qui, si discrète qu'elle fût, n'en était pas moins efficace. Il la devait aux qualités de son caractère et de son esprit, à la sûreté de son jugement, qu'aucune passion ne venait jamais troubler, à ses connaissances étendues et solides, à sa bienveillance pour les personnes. Il était aimé de tous, de ses collègues d'abord, mais aussi de ses subordonnés, de ses collaborateurs du Service des Calculs au Bureau des Longitudes, dont il défendait les intérêts sans âpreté, mais opiniâtement.

Radau vivait très isolé, et ses dernières années auraient pu sembler désespérément tristes, s'il n'avait eu une consolation, une joie, la seule qu'il eût jamais recherchée, celle de pouvoir travailler jusqu'au bout.

Il aimait le travail, et il l'aimait pour lui-même ; ce qu'il y cherchait, ce n'étaient pas les honneurs qui en sont parfois la récompense ; certes non, ceux qui ont assisté à ses diverses candidatures

savent combien de mal ont eu ses amis pour le décider à briguer des places qu'il avait cent fois méritées; ils savent qu'on n'a pu triompher de ces répugnances qu'en lui prouvant que ces places avaient besoin de lui. Ce n'étaient pas non plus la gloire que ses découvertes scientifiques pouvaient faire jaillir sur son nom; nul n'était plus étranger à une pareille vanité, peu lui importait d'être célèbre après sa mort, pourvu qu'il fût utile pendant sa vie.

Non, ce qu'il cherchait dans le travail, c'était peut-être un peu le plaisir de poursuivre la vérité et de la trouver, mais c'était avant tout le bonheur de travailler; tel un alpiniste qui entreprendrait de longues et pénibles ascensions, non pour contempler de sublimes paysages, mais pour goûter la saine fatigue de la marche.

Ses travaux scientifiques sont de premier ordre; c'est lui qui a débrouillé la question des perturbations de la Lune causées par l'action des planètes; il a laissé quelques mystères inexplicés, mais ils ne sont pas encore éclaircis, et peut-être ne peuvent-ils pas l'être, sans faire intervenir des hypothèses étrangères à la loi de Newton. Il s'est aussi occupé de la figure de la Terre, et en combinant les observations de la précession avec les conséquences de l'équation de Clairaut, il a obtenu une valeur de l'aplatissement plus exacte que la valeur dite *expérimentale* déduite des mesures directes alors connues; les travaux ultérieurs des géodésiens ont pleinement confirmé ses vues.

C'était là une découverte très importante, mais il l'a publiée avec tant de discrétion que malgré mes dénégations réitérées, et bien que je n'y eusse aucun droit, je n'ai jamais pu empêcher qu'on ne me l'attribue.

Radau était timide, et il ne surmontait sa timidité que quand il s'agissait de défendre une cause juste. Il était modeste, non de cette modestie tout extérieure qui n'est que le masque d'un orgueil plus raffiné, mais il l'était jusqu'au fond de lui-même, sans arrière-pensée et pour ainsi dire par nature. Ce sont les timides et les modestes comme lui qui travaillent le plus utilement, parce que leur travail est désintéressé et qu'ils le donnent sans marchander.

Si nous étions tentés de l'oublier, la vie si belle, si pure, si féconde de Radau suffirait pour nous le rappeler.